

La mémoire précipitée

Philippe Piguet – critique d'art.

Une paire de gants noirs simplement posée sur le rebord d'une loge ; la figure distinguée d'une dame en tenue de soirée. Un chapeau mou qui semble garder la place de son propriétaire ; le profil lisse d'un Asiatique aux allures impériales. Des vêtements suspendus qui attendent leur tour de rôle. Un sac à main esseulé qui s'étale sur un siège ; le portrait, yeux clos et mains jointes, d'une jeune femme chapeautée de quelques plumes blanches. Un accordéon qui soupire d'avoir été abandonné sur un marchepied ; l'envers du décor.

Quelque chose d'un suspense est à l'œuvre dans les images duelles de Catherine Poncin qui ne délivre rien de leurs histoires. Quelles histoires, d'ailleurs ? En ont-elles seulement une ? Et qu'ont-elles à voir les unes avec les autres ? Impossible de le dire, l'artiste pas plus d'ailleurs que chacune de ses images – n'offrant au regard aucune sorte de clé.

Nous ne savons ni où nous sommes, ni quand, et tout a été ici soigneusement orchestré pour absorber toute référence possible. L'image résiste à l'analyse. Elle l'interdit. Elle oblige simplement le regard à prendre acte. Entr'acte s.

Nous sommes dans un théâtre. L'un de ces petits théâtres à l'italienne avec ses fines colonnes aux chapiteaux corinthiens dorés à la feuille d'or, son décor des stucs et de fresques désuets, ses fauteuils dont les assiettes de velours cramoisi sont bordées d'un galon cloué et son rideau de scène au motif en trompe-l'œil qui s'ouvre sur un paysage façon Loire. Un bien curieux théâtre, en vérité. Aucune voix ne s'y fait plus entendre et, d'une image à l'autre, il y a une irrémédiable césure. Un blanc. Comme un trou de mémoire.

Pour ce que la photographie révèle, « le sens du fortuit, la forme imageante de tout ce qui nous advient optiquement et nous apparaît ultérieurement comme porteur d'un message d'épiphanie, infime mais tenace, anodin mais essentiel » (Michel Frizot), la démarche de Catherine Poncin procède d'un ordre mémorable. L'écart dans lequel elle instruit son travail, entre le vraisemblable et le faux-semble, précipite le regard dans l'expérience d'une dualité dont les termes s'échangent sans que l'on sache jamais quelle est la part du vrai, quelle est celle du faux. De ce théâtre, l'artiste précipite la mémoire, et les rencontres qu'elle y organise sont pour elle comme une façon de rameuter le temps en surface. De ce saisir dans un entre-deux.

Dans cet espace proprement dramatique, qu'es cet « entre actes » et qui n'est autre que celui, suspendu, d'un temps réactivé. Rideau. Lumière. Chuchotement. Souffle. Silence, pour finir. A la façon d'un alchimiste en quête du grand œuvre, Catherine Poncin opère toutes sortes de fusions lumineuses. « De l'image, par l'image », comme elle dit, dans la révélation ambivalente d'un souvenir et d'une présence.

